

Zeitschrift: Jeunesse forte, peuple libre : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin

Herausgeber: École fédérale de gymnastique et de sport Macolin

Band: 18 (1961)

Heft: [4]

Rubrik: "L'excursion modèle"

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

«L'excursion modèle»

Pointe du jour

A deux heures précises la lumière d'une lanterne se promène sur un monceau de couverture. Hans, le gardien de cabane « chatouille » les pieds des dormeurs ! Pas de réaction ! Le tyran de la cabane devient alors plus énergique. « Hé, espèces de fainéants, ne voulez-vous pas bientôt vous lever ? Ou faudra-t-il que j'aille chercher un baquet d'eau froide ? Complètement ahuris, deux jeunes gens sortent des couvertures, serrent la ceinture de leurs pantalons et commencent à emballer, à moitié endormis, sac, souliers et tout leur affirail pour se réfugier ensuite dans la salle commune après avoir dévalé, sans ménagement, escalier du dortoir.

Une demi-heure plus tard, à peine, on entendait leurs pas impatients sur la dalle de granit de l'entrée. « Bon tour » leur lança le gardien de cabane, tandis que le bruit de ses sabots de bois s'estompait derrière la porte qu'il referma sur lui.

La corde de réserve

Les deux hommes sont maintenant seuls dans la nuit. « Avons-nous, au moins, tout oublié » interroge Pierre. « C'est bien ce que j'étais en train de me demander » répondit Joseph. « La corde de réserve est restée dans la corbeille » dit-il sans conviction. « Pah ! nous n'en n'aurons de toute façon pas besoin » dit Pierre. L'autre dépose son sac au bord du chemin. « Attends un moment, je m'en vais tout de même la chercher ! »

Le sentier perdu

Les deux amis ont beaucoup de peine à découvrir les marques faites sur les blocs de rocher. Pierre qui marche le premier, perd sans cesse la piste. « Ici » intervient Joseph, « je l'ai trouvée ». Et l'on reprend sa marche en avant pour quelques dizaines de mètres. Puis il faut chercher à nouveau. Sans qu'ils s'en rendent compte, ces recherches deviennent exténuantes et leur énervement va en s'accroissant. En haut, en bas ! « Voici le chemin ». Mais bientôt, il faut recommencer à chercher.

Finalement Pierre se décide à sortir le falot tempête. Sous-vêtements, saucisses, crampons, pitons et autres ustensiles sont rapidement étalés sur le pierrier, car, bien entendu, la fameuse lanterne se trouvait tout au fond du sac.

Enfin, on reprend la route. Ils progressent rapidement, car le temps ainsi perdu doit être rattrapé ! Blocs de rocher, moraines et autres éléments du royaume alpin sont dépassés. Lorsque les premiers reflets du jour naissant apparaissent, ils ont atteint le bord du glacier et s'encordent. Les conditions atmosphériques n'éveillent pas spécialement la confiance. Mais chacun d'eux garde ses sentiments pour lui. Des bancs de nuages se traînent sur les parois de rocher. Le glacier mystérieux s'étale menaçant devant eux. En franchissant ses dépressions et ses crevasses ils espèrent trouver le chemin qui les conduira au col qui le domine, but de la première étape.

Le „labyrinthe”

Des nuages fuyants, semblables à d'immenses oiseaux de proie, s'étendent, se dissipent, réapparaissent. Pierre et Joseph ne se laissent pas impressionner, mais continuent à monter courageusement sur le dur glacier. Les voici, à nouveau, dans une épaisse « purée de pois ». Les crevasses les obligent à faire de longs détours. A gauche, puis à droite, puis à nouveau à gauche et ainsi de suite. Le brouillard demeure, froid, humide et ennuyeux. Mais ils poursuivent leur ascension, franchissant les crevasses, fuyant comme de petits voleurs que poursuivraient des gendarmes, cherchant les passages libres de crevasses pour progresser plus rapidement. Et pendant ce temps, la petite aiguille continue, elle aussi, sa ronde infatigable. Puis, rien ne va plus ! Devant soi, des crevasses, à gauche des trous profonds, à droite, des séracs menaçants. Joseph fouille son sac pour y trouver la boussole. C'est alors qu'ils se posèrent la question logique, mais combien angoissante : « Où sommes-nous ? » Ils avaient leurs suppositions, mais rien de plus.

La nouvelle orientation

Bon gré, mal gré, ils durent revenir quelque peu sur leurs pas. Lorsqu'ils crurent avoir découvert une nouvelle voie, ils dessinèrent, sur leur carte, une ligne droite reliant l'endroit où ils pensaient se trouver, avec le col. Joseph pointa sa boussole et partit le premier dans le brouillard. Mais il se heurta à nouveau à d'énormes difficultés. Après de nouvelles manœuvres, ils atterrissent finalement dans le «cacao». Pestant contre ce misérable et malicieux glacier, ils lancèrent leurs sacs dans la

« L'excursion modèle » (suite)

neige. Pierre déclara catégoriquement qu'il ne ferait pas un pas de plus avant d'avoir avalé une gorgée de thé ou mis quelque chose de solide entre les dents. Joseph n'a encore jamais pu demeurer passif lorsque l'on parle nourriture dans son voisinage. Et le voici qui cherche, à son tour, au fond de son sac, le pain et la saucisse tant convoités.

Mais voilà que, tout à coup, le ciel s'éclaircit, les nuages se déchirent et laissent apparaître clairement le champ des opérations. Nos deux compagnons, bouche bée, constatent combien ils se sont éloignés de la route prévue. Il leur fallut beaucoup de temps pour faire marche arrière et atteindre finalement le but intermédiaire ; mais leur montre leur rappela qu'il était déjà huit heures. Ils avaient donc plus de deux heures de retard sur l'horaire.

Chute de séracs

A partir du col, le chemin est plus ou moins bien marqué. Il n'est pas très sympathique, car, à leur gauche et au-dessus d'eux, sont suspendus des séracs qui les obligent à des détours considérables, à prendre garde à leur tête et à s'accroupir comme de misérables petites créatures. Les séracs brillent sous l'éclatant soleil du matin et rend leur dangereuse présence encore plus impressionnante.

Les deux amis continuent à progresser avec une décision farouche. Mais voici que d'inquiétants grondements se font entendre au-dessus de leurs têtes, suivis de sinistres craquements. Tout à coup, une paroi de glace s'incline en avant et s'écroule dans le vide, s'écartelant en de gigantesques blocs qui s'effritent à leur tour en mille parties dans un jaillissement de poussière et d'éclats éblouissants. Un spectacle vraiment gigantesque ! Pierre et Joseph ressentent, au même moment, un très désagréable vide au creux de leur estomac, tandis que leurs jambes perdent de leur assurance.

Pierre estime finalement que la glace étant maintenant tombée, ils pouvaient continuer sans danger.

Pierres sifflantes

C'est ce qu'ils firent. Un peu plus tard, ils gravirent une large bande de glacier fortement inclinée et firent halte au sommet, au pied d'une paroi de rochers rouges. Ils firent alors connaissance avec les chutes de pierres qui leur sifflaient aux oreilles. Ils tentèrent de sortir le plus rapidement possible de la zone dangereuse ; ils y parvinrent enfin, non sans avoir eu maintes fois l'occasion de rentrer la tête dans leurs épaules !

Il était plus de midi lorsqu'ils atteignirent le sommet du glacier au-dessus duquel se dressait, dans le ciel bleu sombre, l'arête finale de la montagne.

Pour y parvenir, il fallait escalader une espèce de croupe arrondie, sous les ardents rayons du soleil. Pierre, qui était en tête, raccourcit insensiblement son rythme. Les crampons mordaient encore avidement le névé, mais la fatigue se faisait de plus en plus sentir, d'autant plus qu'apparaissaient, par-ci, par-là, de nombreuses taches de glace vive.

La dangereuse traversée

A droite, derrière le premier contrefort, apparaissait le but final de l'excursion, l'extrême pointe de la montagne. Pierre abandonna soudain l'ascension verticale pour traverser la pente en direction du sommet, allant droit au but. Il se préparait à tailler une marche sur une partie de glace vive, lorsque pour une raison qu'il ne s'expliqua pas lui-même par la suite, il perdit l'équilibre, recula d'un demi-mètre et tomba sur la pente où il se mit à glisser. Il essaya de se remettre sur pieds. Les pointes de ses crampons le bloquèrent brusquement ; il fut projeté en avant, fit un saut périlleux et tomba sur le dos. Joseph, revenu de sa surprise, parvint à bloquer la glissade de son camarade. Il lui fallut toutes ses forces et toute son habileté pour ne pas être lui-même entraîné. Les deux compagnons eurent beaucoup de peine à se remettre de leurs émotions. Inlassablement ils louchaient du côté de la redoutable pente qui avait failli entraîner deux morts à ses pieds !

Repos au sommet

Il était un peu plus de deux heures lorsque Pierre et Joseph se serrèrent la main au sommet. Ils savaient pertinemment qu'il était déjà bien tard. Malgré la vue splendide et l'agréable soleil, ils n'y firent qu'une brève pause et se préparèrent à redescendre par l'arête sud. L'arête était dépourvue de neige. En varappes légères, ils se glissèrent rapidement vers la plaine. Le roc était solide et agréablement chauffé. Après quelques longueurs de corde, ils se trouvèrent devant un surplomb escarpé. Il apparaissait comme une entaille profonde que le Créateur aurait fait dans l'arête.

Délicatesse alpine : le rappel

Rappel ! Une vieille boucle pend encore à un bec de roc. Pierre n'a pas très confiance, mais Joseph est d'avis qu'elle supportera encore longtemps leur modeste pesanteur. Avec toute garantie ! La corde fut donc passée dans la vieille boucle. Pierre s'apprête à descendre. Sa tête blonde disparaît bientôt derrière l'arête. Joseph sent que la corde est maintenant libérée de son poids. La voix émoussée de Pierre l'invite à descendre à son tour, ce que Joseph fait aussitôt. Il s'agit de ne pas perdre trop de temps à manipuler la corde et c'est pourquoi il n'en fait ni une ni deux.

Le mousqueton affamé

Il s'installe prudemment dans le siège de corde, fixe le mousqueton, y passe la double corde, la retire un peu en arrière et passe la boucle dans l'ellipse métallique. Puis il lâche doucement la corde et jouit de la descente aérienne, en contemplant joyeusement son camarade se trouvant au-dessous. Puis, sans que rien ne le laissât prévoir, sa course fut brutalement stoppée ; si brutalement même que Joseph faillit lâcher prise. Un peloton de sa blouse était pris dans le mousqueton, solidement engagé entre le métal et la corde et sur lequel s'exerçait toute la pression de ses 75 kilos. Joseph entreprit tout ce qui était en son pouvoir pour se libérer, mais la jolie blouse jaune était irrécupérable.

«L'excursion modèle» (suite)

Il n'eut pas d'autres solutions que de la déchirer. Il se démena, s'essoufla et transpira tant et si bien que le peloton d'étoffe finit par libérer le mousqueton, ce qui permit à Joseph de continuer sa course, plus lentement et plus prudemment que précédemment.

Pierre se contenta de secouer la tête, sans mot dire, en contemplant Joseph et sa blouse sacrifiée. Sans perdre de temps, il se mit en œuvre de retirer la corde. Mais elle ne voulut pas venir !

La corde récalcitrante

Ils tirèrent, en même temps, de toutes leurs forces. Le «perlon» fit preuve d'une élasticité remarquable !

Quelque chose dut finalement se passer par là-haut, car la corde sembla lâcher, un petit bout d'abord, puis plus aisément. Pierre tira une dernière fois énergiquement, mais la moitié supérieure de la corde rompue resta suspendue contre le roc. Définitivement. «Espèce d'âne» dit-il à Joseph, «tu n'aurais pas pu contrôler la corde avant de descendre, tu y a laissé un nœud !»

Malgré les reproches et les excuses réciproques, il fut impossible de récupérer le restant de corde. Il fallut l'abandonner. Une corde de perlon d'une année à peine. Cent-trente francs, au rabais ! Mécontent, Pierre sortit sa corde de rappel du sac. Ils s'encordèrent à double. C'est en pestant qu'ils quittèrent les lieux de leur défaite d'alpinistes. Ils viendront plus tard chercher la jolie corde !

Le pierrier mouvant

Ils renoncèrent à suivre plus avant l'arête mais dévalèrent en tarte hâte un immense pierre. Dans leurs efforts pour regagner le temps perdu, ils finirent, sans s'en rendre compte, par accélérer de plus en plus l'allure et par courir même. C'est alors que sous les pieds de Pierre, qui marchait en second, une grosse pierre se détacha, se mit à rouler et à bondir et avant même qu'il eût le temps de crier «gare» elle était dans les jambes de Joseph qui ne se rendit, tout d'abord, pas très bien compte de ce qui lui arrivait. Ce n'est que lorsqu'il vit l'éraflure et le sang couler qu'il se souvint des richesses de vocabulaire de la zoologie !

Le couloir

Il était près de 16 h. lorsqu'ils arrivèrent au goulot d'un couloir, parfaitement décrit dans le guide du CAS. Pleins de confiance en eux, ils négligèrent de le consulter. Mais ils purent ainsi raccourcir considérablement la descente. Qu'il y ait eu encore beaucoup de neige dans le couloir, cela n'avait pas d'importance ! Le couloir se trouvait exposé en plein soleil. Joseph mit fin aux hésitations et se mit à descendre, suivi de Pierre auquel il était relié par une courte corde. Pas à pas, ils descendaient, descendaient... Ils avançaient bien sur ce périlleux chemin. Lorsqu'ils furent enfin arrivés à destination, ils respirèrent tous les deux profondément. Ils avaient été parfaitement conscients des dangers que comportait cette descente.

La crevasse couverte

Prenant à tour de rôle la tête, les deux hommes avançaient maintenant péniblement dans la neige ramollie. Le soleil dardait impitoyablement ses rayons sur les têtes ballotantes rendant toute réflexion impossible. La fatigue se faisait sentir dans les membres. Et puis ils n'avaient même pas le temps de manger quelque chose, ni de faire une halte. Car ils savaient combien était long encore le chemin qui leur restait à parcourir. En avant ! Toujours en avant !

Joseph fut tiré, sans ménagement, de sa léthargie par la brutale secousse de la corde sur ses hanches. Il fallut être coupé en deux. Là, où Pierre avait disparu, il n'y avait plus qu'un trou noir. Joseph savait ce qu'il avait à faire.

Tirer ! Il n'avait du reste pas d'autres possibilités car Pierre avait eu la bonne idée d'emmener avec lui, dans les profondeurs, la précieuse réserve de corde ! Il parvint en gémissant et en se lamentant à fixer son piolet dans la glace, à y amarrer la corde et à s'en libérer lui-même. Puis, rampant avec des mouvements de Sioux, il s'approcha de l'endroit où Pierre avait pris le départ pour son voyage sous-terrain, progressant centimètre par centimètre. Fort heureusement, la crevasse ne présentait aucun danger sérieux. De ses mains nues il nettoya soigneusement les bords de la crevasse, s'y installa, passa la corde sur ses larges épaules et hissa son ami de sa sombre retraite.

Partie de «rütschée» sur la moraine.

Après cette nouvelle aventure, ils furent passablement abattus. Un coup d'œil à la montre les incita, toutefois, à remettre leurs membres endoloris et harassés en mouvement. Ils atteignirent enfin, sans autres incidents, l'extrémité du glacier. Ils se libérèrent de la corde et poursuivirent leur marche chancelante sur la moraine. La douleur commençait à se faire sentir dans les têtes rubicondes. Leur palais et leur gorge réclamaient du liquide. Les pieds douloureux, par contre, se plaignaient d'un excès d'humidité. Mais ce sont de solides garçons. Pierre, le poids plume infatigable, se remit à trotter. Mais le voici qui, brusquement, glisse, essaye vainement de rétablir son équilibre et trébuche lourdement sur le dos pour venir finalement s'arrêter entre des blocs de rochers aux arêtes menaçantes. Au-dessus de lui, apparaît, lisse et noire, la traîteuse glace qui lui valut cette involontaire partie de «rütschée». — Dès que les mains de Pierre furent pansées, la course contre la montre reprit de plus belle. Il s'agissait d'arriver assez tôt pour le dernier train. Comme ils avaient mal consulté l'horaire, ils arrivèrent une heure trop tôt !